

MONNIER-RABALL Jacques: Le couteau militaire suisse
Vortex et contondance.

Voici donc l'objet du "délit": un objet atypique en l'occurrence, puisque le couteau militaire suisse que le touriste achète comme souvenir de son passage dans notre pays est généralement "gainé" de rouge, alors que celui que j'exhibe est paré de métal, mais porte néanmoins la marque qui s'impose, l'écusson fédéral.

Vous vous souvenez probablement de la définition qu'Orson Welles donnait de la Suisse, dont l'identité se réduisait à ses yeux à la production de coucous et de chocolat. Définition doublement fautive puisqu'elle privait la Forêt noire de la fabrication des coucous et qu'elle ignorait notre fameux couteau militaire. Or ce couteau se révèle très riche du point de vue symbolique et sémantique: et c'est bien ce point de vue qui requiert aujourd'hui notre attention.

Certes, un couteau de poche est utile en toute occasion. Et la modestie de sa taille lui permet de tenir dans une poche, sans l'encombrer pour autant. Mais en-deçà ou au-delà de sa fonction pratique, cet objet ne prend-t-il pas un sens à la fois plus profond et plus discret, mais finalement prépondérant - quitte à ce qu'il ne se manifeste qu'à son insu - pour le propriétaire qui en a fait l'emplette? Ne figure-t-il pas la réduction de l'arme que l'homme libre avait seul le droit de porter? En cette année du 700^{ème} anniversaire de la Confédération Suisse, il est pertinent de rappeler que, dans certains landsgemeinde de nos cantons primitifs, les citoyens se rendent à l'assemblée annuelle, une épée au côté, épée qui se transmet de génération en génération et qui atteste la pratique de la démocratie directe. La portée symbolique du couteau de poche comme modèle réduit de l'épée ne se trouve-t-elle pas corroborée par l'usage du poignard, longtemps accessoire d'ordonnance de la tenue de sortie de nos officiers? Le poignard de l'officier ne constituait-il pas à la fois un "macrocanif" et une "microépée"? Bref, ce couteau militaire vaut probablement au moins autant par sa valeur sémantique et symbolique, même inconsciente chez l'usager, que par sa qualité contondante.

Il y a quelque jours, je me trouvais au coeur de l'Auvergne, dans l'une des capitales européennes, voire mondiales, de la coutellerie: la ville de Thiers. Thiers compte des dizaines de commerces spécialisés dans la seule vente du couteau. Or, quelle ne fut pas ma surprise de voir des étalages de couteaux militaires suisses, aussi nombreux que les fameux "Laguyole", un produit typiquement français. C'est dire que notre ustensile helvétique s'impose largement à l'exportation...

Le couteau est, de tous les instruments, le plus ancien. A preuve le nombre d'objets contondants qui nous viennent du paléolithique, généralement des galets aménagés précisément pour couper, dépecer, déchirer la chair. Par la suite, l'os a pris la relève de la pierre, puis le bronze, puis le fer se sont à leur

tour imposés. Pour ne rien dire du XXème siècle, qui recourt volontiers au chalumeau oxyhydrique ou au rayon laser pour séparer les métaux les plus rétifs à la découpe...

Il n'empêche que ni le rayon laser, ni le chalumeau oxyhydrique n'ont condamné le couteau classique à une caducité sans appel. Certes, leur usage n'est pas le même. Cependant, l'on ne peut qu'être frappé par l'extrême longévité de formes fonctionnelles, qui subsistent depuis des millénaires de manière quasi ne varietur. Un tel effet de permanence ne manque pas de surprendre à une époque vouée au progrès, et à un progrès accéléré, puisque le Japon, par exemple, pressé de résoudre les problèmes les plus complexes de l'intelligence artificielle, a carrément décidé d'étudier les ordinateurs de 5ème génération, en faisant l'économie d'une quatrième génération. Autrement dit, sur le plan collectif et social, nous avançons de manière différentielle. D'une part, le progrès scientifique et technique est le vecteur de notre civilisation contemporaine: nous sommes - à notre insu ou à notre corps défendant, le plus souvent - imprégnés d'une véritable techno-culture, pour employer le néologisme de René Berger, auteur d'un recueil de Vingt-deux objets prétextes, auxquels il eût fallu ajouter un vingt-troisième objet: notre couteau militaire! D'autre part, pour être des êtres de progrès, nous sommes également, et de façon concomitante, des hommes de régression, hantés par les archaïsmes qui motivent nos pulsions fondamentales, ainsi que le révèle la psychanalyse.

Nous restons ainsi contradictoirement sollicités par les exigences intrinsèques au progrès matériel et celles, extrinsèques à l'avance technique, de notre fonds primitif. Pour une part de nous-mêmes, nous sommes requis, voire fascinés, par l'amélioration qualitative de notre instrument, par sa fiabilité, par le caractère exclusivement pratique, utile, fonctionnel et efficace de nos ustensiles, de nos outils et de nos machines. Pour une autre part de nous-mêmes, nous éprouvons le sentiment, vertigineux, d'un manque sémantique. Tout se passe comme si, l'évolution technique accélérant son pas, le progrès considéré pour lui-même et pour lui seul engendrait, en proportion, une grave pénurie de sens. Et, à défaut de trouver un sens autre qu'utilitaire aux travaux en cours, nous percevrions enfin la signification de ce qui fut accompli naguère. Nous investirions ainsi, a posteriori, ce qui a été, d'un sens que nous ne sommes pas en mesure de conférer à ce que nous sommes en train d'inventer. On pourrait tirer, de ce qui précède, une loi anthropologique, en vertu de laquelle une technique antérieure ou dépassée n'accéderait à une valeur symbolique qu'à la lumière de la technique nouvelle qui lui succède. Notre société contemporaine serait ainsi caractérisée, plus qu'aucune autre, par la dissociation de la fonction utilitaire et de la fonction symbolique de l'objet.

Une telle dichotomie est impensable dans une société primitive, qui sacrifie aux pratiques magico-religieuses. Ces pratiques confondent en effet les caractères réputés utilitaire, symbolique et mythique de l'objet en une fonction une et

indivisible. Le mythe y renvoie au symbole, et le symbole à l'utile, dans la mesure où l'utilité trouve son répondant symbolique dans l'objet premier, et l'objet originel le sien dans le mythe, généralement partie ou élément du mythe des mythes, le mythe cosmogonique, qui justifie la totalité des us et des coutumes de la tribu en leur servant à la fois de modèle et de référent.

Aujourd'hui, non seulement ces fonctions se trouvent dissociées, mais encore la fonction symbolique se constitue avec un temps de retard, temps de retard - hystérésis diraient les physiciens - qu'illustre l'art contemporain, singulièrement quand il met en oeuvre les technologies nouvelles comme la vidéographie ou l'infographie. Rien ne m'est apparu plus significatif à cet égard que l'exemple de Jean Tinguely, quand même cet artiste a eu recours à la mécanique et à l'électricité bien plus qu'à l'électronique. Aucun artiste du XXème siècle n'a, semble-t-il, été aussi populaire dans son pays natal, voire en Europe et dans le monde que le Fribourgeois. A telle enseigne que ses obsèques ont donné lieu à une manière de fête à laquelle ont participé spontanément des dizaines de milliers d'individus de tous milieux. La radio et la télévision ont rendu compte de l'événement et transmis les témoignages les plus divers, provenant d'artistes et de critiques d'art, mais aussi d'artisans, de commerçants, d'employés de banques, d'ouvriers, témoignages qui convergeaient en un véritable élan de sympathie, pour ne pas dire d'affection à l'endroit du défunt.

Certes, l'individu Tinguely était simple, avenant, de plain-pied avec l'homme de la rue. Mais la personnalité de l'artiste n'explique pas seule l'intérêt et la curiosité quasi unanimes manifestés pour l'oeuvre. Ne faut-il pas voir, dans cet engouement et dans cette véritable tendresse pour des engins à la fois étranges et familiers, comme les symboles dont parle Baudelaire dans son sonnet des Correspondances, l'émergence précisément d'une fonction symbolique, naguère occulte et occultée par l'utilité immédiate attendue des machines des générations antérieures? Une fois encore, l'humour de Tinguely n'est pas étranger au sentiment d'attachement que la multitude éprouve à l'égard des créatures du sculpteur. Mais l'humour ne saurait être la raison unique d'une telle attitude. Ne serait-ce pas qu'à l'instar de l'affection que l'on ressent pour les anciennes locomotives à vapeur, ces machines nous touchent dans la mesure où nous croyons les avoir d'emblée apprivoisées, parce que nous avons, presque aussitôt que nous les voyons, l'intelligence de leurs mécanismes? La simplicité apparente de ces bras de leviers, l'évidence de ces articulations, de ces rotules, de ces pignons et de ces roues dentées renvoient aux premiers moulins à vapeur, aux premières batteuses comme aux bicyclettes, aux machines à coudre actionnées du pied ou de la main, comme aux longues courroies de cuir qui transmettaient l'énergie d'un unique moteur à une théorie de poulies, de métiers, de tours, de perceuses ou de marteaux, bref, à tous ces engins d'une époque révolue, dont nous avons une réelle

nostalgie. Au fond, Tinquely caricature affectueusement la révolution thermodynamique. Cependant, pour être expressif, son bricolage trahit parfois son manque d'expertise mécanique!

Là encore, tout se passe donc comme s'il existait une inertie culturelle, et que cette inertie se traduisait par un délai croissant entre le moment où l'on introduisait une technique nouvelle à des fins perçues comme strictement utilitaires, et celui où l'abandon progressif des procédés périmés révélait enfin leur sens. Et plus la génération des machines va s'accéléralant, plus cette accéléralation paraît augmenter le poids relatif de la tradition. De moins en moins "contemporains de nous-mêmes", pour paraphraser Jeanne Hersch, nous avons l'impression de vivre dans des "environnements croisés", thème de notre colloque. Or, la notion d'"environnement croisés" fait appel à une image spatiale, et cette image spatiale implique à son tour une mise en perspective historique. La représentation des phénomènes suivant un système de projection géométrique, toutefois, ne me paraît plus être adéquat, il ne me semble plus convenir à la compréhension et à l'évaluation de notre condition post-moderne. La perspective classique, comme l'indique Alberti, suppose un point de vue unique sur les choses, une vision monoculaire d'un observateur parfaitement stable, et qui a tout intérêt à conserver cette posture fixe, qui permet à son oeil d'exercer, dans les meilleures conditions, son pouvoir séparateur. A cet égard, la représentation en perspective aiguise la contenance du regard, qui agit tel un supercouteau destiné à diviser, à distinguer, à séparer, à trancher dans le vif de la nature ambiante. Elle figure l'instrument par excellence de la méthode cartésienne, qui procède par "distinguo" successifs. Elle marque l'extrême pointe d'un outil tranchant, qui multiplie les coupes en une suite d'oppositions binaires, qu'il appartient aux concepts de stabiliser.

Ouvrons donc ensemble ce couteau dont la vocation est de diviser, de séparer, de distinguer: sa lame principale constitue un biface, et comme dans tout biface, les deux côtés sont solidaires et renvoient nécessairement l'un à l'autre dans une complémentarité indissoluble. Le biface, enfin, réalise un interface. Or, l'"interfaçage" systématique n'est jamais qu'un des traits dominants de l'informatique et, partant, de la "société informatisée". Cependant, l'"interfaçage" du couteau est d'une stabilité telle qu'il ne fournit qu'une image insuffisante des interfaces mobiles et précaires qui caractérisent notre société d'aujourd'hui.

Abandonnons donc un instant l'image stable de notre lame d'acier "inox" au profit de l'image instable du vortex, figure décisive de la théorie du chaos. N'est-ce pas le tourbillon qui rend le mieux compte des "glissements successifs du désir", comme dit l'écrivain, c'est-à-dire de cette espèce de viscosité qui accompagne et freine à la fois la rotation des rapports d'adhérence et de frottements que les phénomènes auxquels nous participons entretiennent entre eux? Aussi, au lieu de parler d'"environnements croisés", en l'occurrence, ne devrions-nous pas plutôt emprunter notre rhétorique aux procès géologiques? Nous éprouvons le sentiment d'être pris dans le mouvement accéléré de

couches géologiques qui glissent les unes sur les autres, qui s'enroulent les unes sur les autres puis se déversent alternativement. Tout se passe finalement comme si nous coïncidions, point par point, avec des surfaces glissant sur d'autres surfaces, comme si ces points se déplaçaient à leur tour sur ces surfaces et modifiaient continûment leurs rapports de contiguïté, de proximité et d'éloignement, à des vitesses différentielles. C'est bien par un système différentiel que les roues d'un même attelage tournent à des vitesses différentes dans un virage, par exemple.

Ces mouvements "géologiques" ne vont pas sans tension interne, d'autant que les couches ne glissent pas les unes sur les autres de manière synchrone. Que l'une accélère son avance, et c'est la rupture, la déchirure, la faille. Ainsi nos trois cerveaux, nés successivement du point de vue phylogénétique - paléocéphale, mésocéphale, néocéphale - et pour intégrés qu'ils soient, n'en manifestent pas moins des "idiosyncrasies" spécifiques: les circonstances peuvent les solliciter de manière contradictoire, donc conflictuelle. En d'autres termes, le fonctionnement global de notre système nerveux central est amené à obéir à des injonctions extérieures perçues comme antagonistes. Il arrive souvent que notre vie affective, par exemple, bute sur les exigences d'une rationalité sociale, qui n'a que faire de la subjectivité et du sentiment.

En résumé, l'on peut se demander si l'obéissance trop exclusivement technologique, c'est-à-dire finaliste et rationnelle de notre société actuelle ne tend pas à aggraver ce type de tensions, à accroître un véritable déficit sémantique et à frustrer d'autant les individus du sens qu'ils cherchent à leur existence. L'attachement pathétique aux objets primitifs, aux antiquités, aux symboles "naïfs" qu'évoquait Rimbaud n'est-il pas le prix à payer pour ne point succomber à l'absurde? Objet fétiche parmi les objets fétiches, le couteau militaire a de beaux jours devant lui, qui maintient, dans le creux de la poche, le souvenir infiniment réduit d'une citoyenneté imaginaire?



NOTICE BIO-BIBLIOGRAPHIQUE

Jacques MONNIER-RABALL

Né le 13 octobre 1932, à Lausanne

Etudes en sciences naturelles et en lettres.

Obtention de la licence ès lettres, à l'Université de Lausanne, en 1957.

Dès 1955, il exerce en qualité de critique d'art.

Dès 1965, il devient directeur de l'Ecole cantonale d'art de Lausanne.

Dès 1988, il est nommé vice-président des Rencontres internationales de Lure, à Paris.

Il est appelé à faire des expertises pour le Conseil de l'Europe sur les industries culturelles.

Il fonde et administre l'Institut d'étude et de recherche en information visuelle, à Lausanne (IDERIVE).

Il fonde et préside l'Institut d'étude, de recherche et d'application du paysage alpin, à Lausanne (IDERALPE).

Il collabore à de nombreux périodiques et revues, dont :

XXe siècle (Paris)
Cahiers du symbolisme (Mons)
Degrés (Bruxelles)
Cahiers protestants (Genève)
etc...

Il a publié, notamment :

Le parti pris d'une peinture; Lausanne, 1959, Pour l'Art.
Visées, dix essais sur des peintres contemporains, Lausanne, 1964, Spes.
Félix Vallotton, Lausanne, 1969, Rencontre.
Félix Vallotton, Zurich, 1969 Ex Libris.
Ecologie/Ecologisme, Lausanne, 1975, IDERIVE.
Simuler/Dissimuler, essai sur les simulacres de masse, Paris, 1979, Payot.
Autour de l'électricité, Lausanne, 1990, La Tour.